



RETROUVER LES SOURCES INTÉRIEURES À L'ÉCOLE DES PAYSANS-PUISATIERS (MAX-PHILIPPE DELAVOUËT)

 Dans une lettre à Ramuz en 1906, l'écrivain Reynold lui dit :
« Je partirai d'ici et je m'élargirai en cercles concentriques jusqu'aux extrémités de la terre ».

 A quoi Ramuz répond :
« Je me poserai sur une motte de terre dans une vigne et je creuserai jusqu'au centre de la terre ».

 « Parti de son seuil vers quelque vent que ce soit, celui qui va pédestrement trouve bien vaste la contrée et il se dit que, s'il connaît tant de voies et de pistes, tant de chemins parmi les haies vives et tant d'arbres divers pour s'y mettre à l'ombre, il en reste pourtant bien plus encore qui, même de proche voisinage, ne seront jamais connus de lui. Une vie courte est à peine suffisante et les forces du promeneur ne sont pas si infinies pour qu'il aille se distraire vers de nouveaux déserts : **il n'existe pas d'autre façon pour comprendre le monde que d'en posséder pleinement un morceau.** Il sait du moins, bien campé sur son pays, un peu qui il est, un peu d'où il vient, un peu où il va. Donc, comme un bardot à qui on a laissé la bride sur le cou, lorsque l'homme s'en retourne vers l'orée du village, un peu las mais heureux de la paix qui se pose sur les tuiles, il s'assoit sur la pierre et s'interroge à sa façon qui est assez folle.

Il se dit : le taureau ébloui qui a bondi dans l'arène gratte la terre, renifle, s'élance comme un tonnerre d'un homme à un cheval, d'une barrière à l'autre, mais, dès qu'il comprend que son monde n'est plus qu'un arpent de sable

enclos de tous côtés, il recherche, lui le taureau, quelque retraite et décide que tel endroit du cercle marqué peut-être par la douceur de l'ombre ou le parfum du sang, est son dernier refuge. Il en a besoin pour continuer à croire, pour y reprendre haleine et pour courir encore. **Ainsi l'homme lâché par hasard entre quatre horizons a besoin aussi, quand tout le déroute dans l'arène du monde, de se dire qu'un lieu est plus qu'un autre lieu agréable à sa vie. Là, se dit-il, est mon pays : l'amitié y deviendra cité, l'amour y fera ma maison.**

Le village est là, avec ses pierres liées d'amitié et cimentées encore par la fraternité de ceux qui se réunirent tout autour d'une tour d'église ou de château pour ne plus être sans cesse gelés de solitude quand il faut combattre les malheurs et des quatre saisons supporter les effervescences.

Frères de notre pays, bien plus que nous ne sommes aujourd'hui quand nous nous attroupons pour suivre l'un de nous vers la dernière dalle, bien plus d'hommes, le long du temps, ont mis leurs pas avant les nôtres en recueillant un savoir-faire, un esprit que, pour l'avoir nous-mêmes, il nous a suffi pour tout mérite, de naître après eux. Sans effort, après ces aïeux, nous pouvons, habiles, tailler la pierre, pétrir le pain, chasser les grives, rajuster les fers de nos chevaux, ensemer nos labours, ramasser nos récoltes ; et nous pouvons seuls comprendre la chanson de cette terre qu'un vent venu du fond des âges siffle, parfois, dans les canniers.

Ceci est la part que nous avons d'un très riche héritage, ce sont les fruits du passé que cueille le présent. Mais, frères, ce présent dans peu de temps va passer et il suffit que nous plantions à notre tour les arbres : ils fructifieront bien un jour pour les mains élevées déjà derrière les brumes où, devant nous, l'avenir est une aube. Allons-y, nous ne serons jamais assez riches, nous qui passons comme ceux qui viendront, pour que nous ne laissions rien perdre, fût-ce un parfum, de ce bien de famille.

Et si je regarde, de la hauteur, tant de signes marqués par murailles et toitures, il faut bien qu'enfin je me dise, devant ce qui est pour moi une bible ouverte, que l'écriture des années a fait cette page, avec ses mots, alignés tour à tour qui sont, le long des rues, un poème de maisons.

Et l'histoire jamais n'arrêta de s'écrire, car pour longtemps les hommes allongèrent les phrases en bien tenant le fil de ce qui se disait afin qu'à tout moment celui qui veut lire en puisse tout connaître depuis le premier jusqu'au dernier mot. Il n'est pas indiqué de souiller les marges ; et commencer par de pauvres sornettes une tout autre histoire est le plus grand péché. Pourtant l'homme qui vient après tant d'autres hommes a tout loisir d'apporter une idée bien à lui qui, pour son honneur, s'ajoute au récit continu, laissant à d'autres encore les possibilités d'une belle suite. Et quand la page est d'exquise écriture, qui, sauf les gâcheurs, ne voudrait pas bien écrire à son tour ?

Autant que visages de chrétiens, toutes les choses bienheureuses sont ointes des reflets d'une antique légende ; en brille le profil de la charue, la joue de la cruche. Dans la pierre et dans le fer, dans l'argile et dans le bois, il y a un esprit qui se concentre comme l'âme dans la chair. Les choses qui nous appartiennent nous regardent avec une attention aussi forte que celle que nous avons, nous les hommes, lorsque nous les regardons. **Et leur voix, qui s'entend dans le plus grand silence puisqu'elle est faite de silence, leur voix nous dit la braise de toute essence sous la cendre des matières et sous l'ombre des pensées. De même, pouvons-nous dire, la terre qui nous porte, de plus profondément que le murmure de ses ruisseaux, fait monter sa voix vers nous pour nous rappeler le pacte qui, dans l'obscurité pleine d'étincelles, avec elle, et sans cesse, nous lie.**

En plus du gros de l'héritage, richesse recueillie et vécue par nous tous ensemble, **puisque le nom d'un village, ou d'une ville, ou de Provence est un nom de famille que nous partageons aussi sans qu'il se divise ; en plus de ce grand bien que nous offre un pays, et ce qui sent plus fort que la terre d'été arrosée d'averse et qui est, croyons-nous, de ce pays l'âme ; en plus de la magnifique part d'un commun patrimoine, chaque homme peut, dans sa maison et dans sa tête, dans son sac de peau et dans son cœur, entasser**

les butins qui, à partir du jour où il voudra bien leur en faire part, finiront par appartenir aux autres.

Il peut y avoir dans un homme, en même temps que ce qu'il voit, tout ce qu'il y a derrière les collines et qu'il voit cependant, la plaine qui là-bas continue la plaine, la mer et le port où la mer arrive après avoir frangé les îles, le fleuve et la ville de tous les songes, une tour dans le lointain. **Ce pays qui emplit aussi un homme échappe, il se peut, aux débordements de l'histoire et aux invasions. Et ne peuvent rien contre lui les Wisigoths et les Touristes, les Sarrasins et les Economistes : sa vérité est sans cesse vivante, comme un soleil derrière les brumes qui, en dépit de tous les doutes, puisqu'il brille là-bas, finira par briller ici.**

L'homme resserre en lui ses images du monde, plus vraies et plus vivantes que toutes les peintures. De l'air qui les baigne, de l'odeur d'éternité qui émane d'elles, entre les limites intérieures de l'homme, naît et s'y enfle jusqu'à ses lèvres une musique. Et il faut, pour que se comprenne bien la chanson qui aura à exister si par hasard la musique s'incarne, que les mots soient ceux qui nomment ces choses dans la langue qui ne les trahira pas, provençales qu'elles sont de figure et d'esprit : non pas parole d'Utopie et d'Opéra-Comique, non pas patois de Politique et de Publicité, ni encore sabir pompeux qu'emploient les Pouvoirs, mais, avec ses mots concrets portant la nourriture de l'idée, langue poussée peu à peu en même temps que le jardin pour coïncider avec lui d'une façon tellement profonde et tellement irremplaçable qu'Adam, qui sans cesse renaît, n'en a nulle autre pour tout nommer des racines aux ramilles.

Lorsqu'il descend au fond de lui-même comme un puisatier, l'homme, dans son entêtement, creuse encore davantage sous les pierres sombres pour trouver, plus bas que tous les fils d'eau, les plus fines racines de ses pensées. Et si les autres font de même, des Esquimaux en haut dans leurs glaces jusqu'aux Noirs en bas dans leurs savanes, comme si tous furetaient dans une même terre, il pourrait y avoir peut-être, au centre de la sphère, quelque chose qui mêle étroitement et la chaleur des nids et la fraîcheur des sources pour apporter en tout lieu du monde — du centre originel que tout homme va rechercher en plongeant en lui-même —, pour apporter aux soleils qui ont des lumières dissemblables, le rameau des mythes uniques et différents. C'est ainsi que tout habitant de la terre, suivant le chemin vertical, sans aller se perdre au loin à droite comme à gauche — hélas, toujours à la surface ! — pourra par amour, dans son jardin et sous son ciel, dans son dire et dans son âme, rejoindre un peu ce qu'on appelle, savamment comme les magisters, l'Universel — ou quelque chose d'approchant. »

Max-Philippe DELAVOUËT, Grans, été 1980.